

VICARIAT DE SAINT-BONIFACE.

LETTRE DU R. P. DECORBY AU R. P. MARTINET.

Langemburg, le 22 avril 1893.

RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

La seule pensée de vous écrire me remet à l'esprit tout le tableau du scolasticat : Autun, le Sacré-Cœur, les Frères scolastiques, les révérends Pères professeurs et surtout le R. P. Supérieur.

Que j'ai eu du chagrin de n'avoir su qu'après coup votre visite à Saint-Boniface et au lac Qu'Appelle ! Si les lettres qui me furent envoyées pour m'en prévenir n'avaient échoué au Fort-Ellice, il m'eût été facile d'aller vous saluer ; j'étais sur la ligne du Manitoba et du Nord-Ouest ; j'aurais pu monter sur un de ces beaux wagons, attelés au *terrible cheval noir*, que vous appelez *locomotive* en France, et en moins d'une journée j'étais à vous.

Lorsque, de retour à la Mission, j'ai fait l'inventaire de mes lettres, il était trop tard : vous aviez passé et disparu. Je regretterai toute ma vie cette belle occasion qui ne se représentera peut-être plus.

Pour m'en dédommager, je me proposais de vous écrire une longue lettre, comme il la fallait pour décrire un voyage de vingt-six ans. Hélas ! cette bonne résolution a eu le triste sort de bien d'autres qui n'étaient pas plus mauvaises ni moins sincères. L'attente toujours vaine de quelques jours de répit, que le cœur aimerait à avoir pour s'entretenir à l'aise avec un ami, et, disons-le aussi, pour faire une humiliante confession, cette bien déplorable antipathie qui a toujours existé entre votre pauvre enfant et toute œuvre qui le condamne à s'asseoir durant de longues heures pour se livrer à un travail d'écriture l'ont fait faillir.

Avant de partir pour le Chapitre, le R. P. Vicaire m'a demandé de lui écrire quelque chose sur la Mission du Fort-Ellice. Je le lui ai promis; mais ce n'est que la semaine dernière que j'ai pu remplir ma promesse. Encore, pour le faire, a-t-il fallu me condamner à y consacrer quelques séances de nuit.

Je vous envoie aujourd'hui ces quelques lignes, écrites à la lueur d'une lampe et dans un moment où j'aurais autant aimé dormir que noircir du papier. Elles lui seront un témoignage de ma bonne volonté. Je ne sais où les adresser. Voilà pourquoi je vous les envoie, en vous priant de les lui faire parvenir.

Vous pourrez les lire vous-même si vous en avez le courage ; elles seront un petit acompte pour la longue lettre que j'ai eu l'intention de vous écrire.

Comme le foyer d'où elle émane, votre charité ne vieillit pas, mon révérend et bien cher Père. Le souvenir que vous avez bien voulu conserver de votre premier enfant du Sacré-Cœur (1) et la persistance que vous avez mise à lui procurer les moyens et la consolation de vous voir m'en sont une nouvelle et bien aimable preuve. Soyez-en béni, mon révérend et bien-aimé Père, et, pour ma propre satisfaction, laissez-moi vous dire que je n'avais nullement besoin de cette nouvelle manifestation pour faire revivre en moi le souvenir de vos bontés. Depuis vingt-six ans que je suis ici, j'ai oublié bien des choses et bien des personnes; mais je n'ai pu oublier celui qui m'a ouvert les portes de la vie religieuse et qui m'a donné tant de marques d'affection paternelle durant mes années de scolasticat.

Je suis encore et je serai toujours votre enfant reconnaissant.

Jules Decorby, o. m. i.

(1) Le F. Decorby fut le premier scolastique dont le P. Martinet reçut les vœux à Autun, en 1863.

Mission de Saint-Lazare, le 12 avril 1893.

L'existence régulière de la Mission de Saint-Lazare, Fort-Ellice, archidiocèse de Saint-Boniface, date d'une dizaine d'années, et voici tout d'abord l'histoire de sa naissance.

En 1878, on a commencé à s'apercevoir que le règne du buffalo, dans les vastes prairies du Nord-Ouest, touchait à son terme. Les limites de son immense domaine se rétrécissaient d'une manière inquiétante et, par contre, le nombre des traqueurs acharnés à sa perte augmentait chaque jour. Tout ce qu'il y avait d'êtres humains, sur des milliers de milles à la ronde, s'était donné rendez-vous autour des derniers représentants de cette belle race d'animaux, l'ornement et la richesse de nos prairies, la ressource providentielle des nombreuses tribus sauvages à qui en était dévolue l'incontestable possession. Les Cris, les Sauteux, les Sioux, les Assiniboines, les Pieds-Noirs, et d'autres encore, étaient là. Le *Bœuf-assis* (Seating-Bull), grand chef des Sioux, après avoir infligé de sanglantes défaites aux troupes américaines, y conduisait ses cent cinquante loges. Presque tous les métis des environs y étaient accourus. Eux-mêmes, les blancs en grand nombre, attirés par l'appât du gain, étaient venus grossir la foule déjà trop considérable des chasseurs.

A considérer l'acharnement que chacun mettait à l'œuvre de destruction, il était aisé de prévoir la fin de l'âge d'or dans les vastes plaines de l'Ouest. Les moins clairvoyants ne s'y trompaient pas ; chacun se demandait avec anxiété ce qui allait arriver après la disparition du buffle, et par quel moyen de subsistance on remplacerait celui que la nature avait prodigué jusqu'à ce jour aux habitants de la contrée.

Comme tous leurs compatriotes des bois et de la plaine, les sauvages qui formaient le groupe du Fort-Ellice songèrent à donner une solution pratique à cet important problème. Ils résolurent de se tailler des patrimoines aux environs de leur poste de traite, et de demander à la culture du sol les moyens d'existence qu'allait désormais leur refuser la chasse au buffalo. D'ailleurs, l'état de prospérité sous lequel leur apparaissaient les étrangers venus dans le pays commençait à les séduire. Ils voulaient, eux aussi, se construire de belles demeures et procurer à leurs enfants les avantages d'une bonne éducation ; le sentiment religieux lui-même les poussait, et ils donnaient dès lors à entendre qu'il y aurait parmi eux une bonne moisson à recueillir, au bénéfice de la sainte Église catholique.

C'est sous l'influence de ces pensées que s'est formé le dessein de fonder ici une Mission sous le vocable de saint Lazare. Belle perspective, dont les aspects les plus séduisants ont tourné au mirage ! Beau feuillage, qui n'a abrité, à la saison des vendanges, que de pauvres lambrusques !

De ce beau groupe de sauvages qui, sous l'action combinée du gouvernement et de la religion, aurait pu former un magnifique établissement, quelques familles seulement sont restées ici; les autres, emportées par le souffle de leur inconstance, se sont dispersées aux quatre coins de l'horizon. Il y en a au sud, à « la montagne de l'Orignal » ; il y en a à l'est, à « la Rivière-qui-roule », et jusqu'au « lac Winnipigosis » ; il y en a au nord, à « la Pointe-aux-Lézards » ; et les derniers qui se sont fixés ont pris leur réserve à « la Rivière de la vallée ». Ceux qui sont restés ici, et c'est le petit nombre, sont chrétiens et assez bons ; ceux qui se sont éloignés, après avoir embrassé la religion, n'ont fait que végéter dans leur

isolement ; les autres enfin, et c'est la bonne moitié, ne donnent encore aucun signe de conversion à la vie chrétienne.

Malgré toutes ces déconvenues du début, je ne puis croire qu'on doive taxer de malheureuse l'idée d'où est sortie la Mission de Saint-Lazare. Je crois, au contraire, que l'établissement de cette Mission entrait dans les vues de la divine Providence pour le bien des âmes. Elle n'a point produit, il est vrai, de ces œuvres florissantes dont l'aspect remplit de joie et de consolation ceux que Dieu a choisis pour être les instruments de sa grâce, mais elle répond à un besoin réel en procurant les secours religieux à un grand nombre d'âmes qui autrement en auraient été privées.

Voici quel est aujourd'hui le champ sur lequel le missionnaire de Saint-Lazare a à exercer son zèle.

Il doit, tout d'abord, pourvoir aux besoins spirituels de soixante-deux familles disséminées autour de sa modeste chapelle. Mais cette population est loin d'être homogène. C'est réellement l'épouse aux vêtements de diverses couleurs. Sans tenir compte des légères nuances, ces couleurs peuvent se réduire à quatre principales, selon le nombre des langues qui ont cours ici, savoir : le français, l'anglais, l'allemand et le sauvage. Le prêtre peut toutes les voir représentées le dimanche, lorsqu'à l'autel il se tourne pour saluer les fidèles ou leur adresser la parole. Qu'elle est belle, cette variété des nations, se confondant dans les sentiments d'une même foi et d'une même espérance ! On ne peut s'empêcher de le faire remarquer aux fidèles, afin de les attacher plus fortement à la religion sainte, qui seule porte cet incontestable cachet d'une origine divine. On vient de tous les points du monde ; on ne s'est jamais vu ; on ne peut quelquefois ni se parler, ni s'entendre : tout ce qu'on

peut faire, c'est de se regarder avec bienveillance comme des frères rappelés de l'exil.

Mais vienne le moment de la prière, du saint sacrifice de la messe ; oh ! alors, on se comprend, tout marche comme si l'on avait été formé dans la même paroisse et par le même pasteur.

Ces langues et ces nationalités diverses, que réunit ici en un point la Mission de Saint-Lazare, se retrouvent, mais séparées et complètement isolées les unes des autres, dans ses différentes dépendances. Dix autres Missions secondaires dépendent de la première et en attendent les secours spirituels. En voici la liste :

Quatre réserves sauvages parlent généralement le cris ou le sauteux. Trois groupes parlent l'allemand et se composent de Prussiens, de Bavarois, d'Autrichiens et de Russes. Un groupe parle l'anglais, un autre le français ; un autre, enfin, le polonais.

Quelques mots d'introduction, maintenant, auprès de chacun de ces groupes.

1° *Les sauvages.* — Quoique relativement rapprochés de Saint-Boniface, premier centre des Missions catholiques dans ce vaste pays, les sauvages du district de Fort-Ellice n'en furent pas moins les derniers à embrasser les enseignements de la Foi. De Saint-Boniface, comme d'un foyer incandescent, le soleil de l'Évangile jetait au loin, depuis de longues années, de magnifiques splendeurs; et ils demeuraient toujours dans les ténèbres. C'est qu'ils se montraient peu soucieux d'ouvrir les yeux à ces bienfaisantes clartés.

Le missionnaire, voyant peu de fruits à recueillir sur cette terre froide et désolée, s'en allait plus loin, à la recherche d'un sol meilleur, d'un climat plus favorable, promettant une moisson plus abondante comme récompense de ses efforts. Aujourd'hui même, une bonne

moitié de ces aveugles volontaires résiste aux invitations de la grâce.

Ce n'est pas que le sauvage soit irréligieux ; non, au contraire, mais il est religieux à sa manière. Il a tout un monde de superstitions grossières auxquelles il tient autant qu'à sa vieille peau, et dont il se fait une arme contre les avances du missionnaire. Aux sollicitations de celui-ci il va répondre : « Le Grand Esprit t'a donné une religion, c'est bien ; garde-la, observe-la ; en cela tu n'auras que notre respect et notre approbation. Mais il nous a donné aussi la nôtre, que nos pères, qui n'étaient pas des sots, nous ont transmise et qu'ils nous ont exhortés à conserver avec soin ; nous y voulons mourir. »

Dans ces convictions, leur résistance, à l'endroit de la religion chrétienne, est, non seulement passive, mais active et parfois trop active. Non seulement ils ne veulent pas devenir chrétiens, mais ils mettent tout en œuvre pour empêcher la diffusion du christianisme. Les plus zélés forment des associations dont le lien d'union est un pacte de rester fidèles jusqu'à la mort aux vieilles doctrines et de combattre l'invasion des nouvelles. Dans ce but, ils multiplient les danses, les fêtes, les célébrations religieuses de leur façon. Viennent-ils à s'apercevoir que l'un d'eux entretient des vues favorables à la nouvelle religion, ils l'entourent de leurs représentations, l'assaillent de terreurs superstitieuses et ne l'abandonnent que lorsqu'ils sont sûrs de leur triomphe ou de l'inutilité de leurs efforts. Vous le voyez, c'est la sagesse de la courte raison mise au service de l'erreur. Il est d'autant plus difficile de les vaincre sur ce terrain, que nous demandons à nos chrétiens d'agir de même, avec cette différence, toutefois, que nos chrétiens sont dans le vrai et que la vérité a des droits que n'a pas l'erreur, et une action sur l'esprit qui interdit toute hésitation et toute recherche.

Ce genre d'objection prouve une fois de plus que le grand moyen de transformation pour les sauvages c'est l'école. Ce moyen demande bien des sacrifices, mais il est sûr, et dans les circonstances présentes, il est absolument nécessaire. Les protestants l'ont bien compris, et c'est de ce côté qu'ils ont dirigé tous leurs efforts de propagande.

Il y a trois sortes d'écoles dans le département des sauvages : les grandes écoles industrielles, comme nous en avons une au lac Qu'Appelle, où les enfants sont entretenus aux frais du gouvernement et peuvent apprendre, non seulement à lire et à écrire, mais encore une profession industrielle en rapport avec leurs goûts et leurs aptitudes, comme l'agriculture, la menuiserie, la cordonnerie, etc. Il y a les internats, où les maîtres, ordinairement membres d'une société religieuse, se chargent, moyennant une modique allocation du gouvernement, de l'entretien complet des enfants sauvages, et leur donnent une certaine éducation littéraire, industrielle et surtout religieuse. La différence entre ces deux genres d'écoles, c'est que les premières relèvent du gouvernement, qui en reste le maître absolu; les secondes relèvent de la société qui en a pris l'initiative, avec l'appui moral et matériel du gouvernement. Il y a enfin les externats, où les enfants d'une réserve se rendent chaque jour pour recevoir l'enseignement d'un maître agréé et rémunéré par l'État.

Aux premières de ces écoles, le gouvernement ouvre largement la main; aux secondes, il ne l'ouvre qu'à moitié; aux troisièmes, il la tient presque fermée. Les premières peuvent marcher et marchent parfaitement avec les seules ressources du Trésor public; les deux dernières requièrent un autre concours; il faut nécessairement trouver des fonds supplémentaires pour la

construction, le mobilier, l'entretien des enfants, les fournitures de classes.

Comment se procurer ces fonds? Voilà une question à laquelle nous n'avons jamais donné l'attention nécessaire. Elle est importante, cependant, puisque de la réponse dépend la vie ou la mort de nos écoles, et qu'au sort des écoles se trouve attachée la destinée du catholicisme parmi les sauvages.

Les protestants semblent l'avoir compris mieux que nous. Aussi ont-ils, dans beaucoup de cités, en Canada, des associations nombreuses dont le but est de fournir des subsides, en espèces ou en nature, aux écoles des Indiens. Il faut ajouter, pour leur rendre justice, qu'ils doivent apporter au succès de cette collecte un grand déploiement de zèle, car leur comité local est en état, avec l'appoint du gouvernement, d'entretenir dans ce district trois internats et quatre externats, tandis que nous pouvons à peine suffire à l'entretien d'un externat, celui du Fort-Pelly.

Cela nous met dans une situation très désavantageuse. Nous n'en pouvons sortir qu'en créant des écoles de la seconde catégorie, où les enfants trouveraient le vivre et le couvert.

Les sauvages de ce district ne consentent plus à envoyer leurs fils ou leurs filles aux écoles de Qu'Appelle, parce que c'est trop loin, que leurs enfants sont faibles et maladifs, que bien souvent ils y meurent et sont enterrés avant que les parents aient eu connaissance de la maladie.

Quant aux écoles d'externes, bon nombre d'enfants ne peuvent y venir, voici pourquoi : les pauvres sauvages n'ont souvent pas d'habits convenables, pas de souliers; ils sont trop éloignés du local scolaire; quand le père de famille part pour une excursion, souvent il ne reste pas

la moindre provision au logis, et force lui est d'emmener tout son monde avec lui.

Il n'y a que les écoles de premier ou de second ordre qui puissent obvier à tous ces inconvénients. Si nous n'en avons pas, alors nécessairement l'enfant prendra le chemin de l'école protestante, et c'est la ruine des âmes qui en résultera. Les sauvages catholiques réclament, et les païens eux-mêmes promettent de nous donner leurs enfants si nous pouvons les recevoir en pension. C'est une question d'argent, et nous savons que nos supérieurs se préoccupent d'en trouver.

Au point de vue religieux, nos sauvages sont comme les autres : il y en a de bons, il y en a qui laissent beaucoup à désirer, ceux surtout qui se tiennent à l'écart, perdus au milieu des païens et privés de la visite fréquente des missionnaires. Mais, bon ou mauvais, fervent ou tiède, le sauvage compte toujours que le missionnaire fera tous les frais de son salut. C'est au missionnaire de franchir les longues et pénibles étapes qui le séparent de ses ouailles ; c'est à lui de les instruire ; à lui d'élever des maisons de prière et des maisons d'école ; à lui de subvenir à l'indigence. Le sauvage croit sincèrement qu'il est fait pour recevoir. Il faut dire pour sa justification qu'il a une grande capacité sous ce rapport. Quel gouffre de misère à tous les points de vue ! Et le gouffre de la misère temporelle, malgré les secours du gouvernement, se creuse chaque jour davantage en raison de la diminution de la chasse.

Les Français. — Ce que nous comptons d'élément français dans le district du Fort-Ellice se distribue en trois catégories : les uns sont nés au pays, ce sont les métis ; les seconds nous viennent du bas Canada ; quelques-uns, dans ces derniers temps, nous sont arrivés directement de France.

Les métis ne sont nullement de mauvais chrétiens, quoique moins éclairés en leur religion que les autres.

Les Canadiens français forment ici une des meilleures parties de notre population ; ils ont reçu une excellente éducation dans la province de Québec, et ils n'ont pas encore éprouvé les désastreux effets du souffle d'irréligion qui promène ses ravages sur tant d'autres régions chrétiennes.

Le lot de Français qui nous est venu de France ne fait pas trop vilaine figure à côté des Canadiens. Parmi les dix-huit familles qui nous sont échues en partage, il n'en est pas une qu'on puisse qualifier d'irréligieuse. Elles aiment toutes à recevoir la visite du prêtre ; elles s'empressent d'assister à ses instructions et au saint sacrifice de la messe, ce qui n'empêche pas de remarquer entre elles de bien sensibles différences. Si elles comptent des membres pieux et fervents, il en est aussi quelques-uns dont toute l'ambition se borne à recevoir leur Créateur à Pâques très humblement.

Les Allemands. — C'est encore parmi les Allemands qu'il faut se transporter pour trouver le spectacle de la foi dans sa vivacité et sa candeur primitives. Les Allemands, ceux du moins qu'il nous est donné de visiter dans ce district, ont une foi absolue au prêtre et en son ministère. Et, certes, ce n'est pas l'effet de l'ignorance ; c'est chez eux, au contraire, qu'on trouve le plus d'instruction ; ils savent tous lire et écrire ; les enfants l'apprennent, tout jeunes, à l'école ou sur les genoux de leur mère et ils se perfectionnent d'eux-mêmes en grandissant. Si le prêtre ne peut leur faire un long sermon, parce qu'il est étranger à leur langue, il n'a qu'à se munir d'un livre d'instruction religieuse; il le passera au premier venu de l'assemblée, et l'instruction désignée sera lue avec une parfaite intelligence et une grande dignité.

Tout dans leur existence n'est que la manifestation de l'esprit de foi et de religion qui les anime. Durant tout le temps de son séjour parmi eux, le prêtre les verra accourir chaque jour au saint sacrifice de la messe, comme en un jour de fête. Ils s'approchent des sacrements à chaque visite. Dans toutes les maisons, à l'endroit le plus en vue, se trouve toujours un grand et beau Crucifix. Les murs de leurs demeures ne portent que des images religieuses. Ils ne peuvent concevoir le goût des Anglais protestants, dont les maisons ne sont décorées à l'intérieur que par des représentations de la nature : des paysages, des chasses, des animaux de toute espèce. A l'entrée de leurs habitations, comme à la porte des églises, on trouve toujours un bénitier bien approvisionné d'eau bénite, dont ils ne rougissent pas de se servir. Ils se saluent par ces paroles : « Que Jésus soit loué ! » auxquelles l'interlocuteur répond : « Durant toute l'éternité. *Amen !* »

Bonnes et belles âmes ! Le missionnaire rougit quelquefois de lui-même, à la vue de cette foi si forte et si simple. En son cœur, il prie Dieu de la leur conserver; il ne peut s'arrêter à cette pensée pénible, qu'elle pourrait bien s'affaiblir un jour par l'effet de la diversité des opinions que la colonisation croissante va importer dans le pays.

Les Anglais. — Les catholiques qui nous viennent d'Angleterre ou d'Irlande sont peu nombreux, mais ce qu'il y a est bon et nous donne de beaux exemples de piété.

Les Polonais. — Les Polonais ont beaucoup de la foi vive et expressive des Allemands; ils nous donnent les mêmes consolations.

Comme on le voit par cette légère esquisse, le terrain sur lequel s'exerce le zèle du missionnaire ici est loin

d'être stérile en satisfactions pour son cœur. Sous ce rapport, la position du prêtre dans le Manitoba est peut-être préférable à celle du prêtre dans beaucoup de nos vieilles contrées. Un bon nombre, il est vrai, un trop grand nombre ne reconnaissent pas en lui le véritable envoyé du Ciel; mais ils n'en ont pas moins pour sa personne le respect et les égards qui sont dus à son caractère ; ils ne se livrent jamais à ces manifestations d'hostilité auxquelles le prêtre se trouve souvent en butte dans des pays réputés cependant catholiques. Voilà vingt ans que le missionnaire du Fort-Ellice parcourt en tous sens le pays, presque toujours seul, avec deux misérables chevaux à sa carriole ou un pauvre attelage à chiens, n'ayant, pour toute arme, que l'indispensable couteau de poche qui lui sert à allumer son feu dans les campements, et cependant, à deux exceptions près, il ne se souvient pas d'avoir reçu une insulte ou une menace de la part des païens ou des sectes dissidentes. Il en a reçu, au contraire, plus d'une marque de sympathie. Bien des fois, au lieu de camper à la belle étoile par un froid de 40 à 45 degrés Fahrenheit, il a préféré leur demander un abri sous leur toit, pour la nuit ; et il en a reçu la plus généreuse et la plus cordiale hospitalité. On avait bien soin de lui et de son attelage, sans vouloir jamais accepter de payement. On ne le laissait jamais partir sans lui recommander de revenir, si les circonstances le ramenaient encore par les mêmes chemins. Du reste, l'habitude de voyager fait une seconde nature au missionnaire. Avec un Sioux, un Cris ou un Sauteux ; avec un Allemand, un Russe, un Anglais ou un Français, dans une *loge* sauvage ou dans la demeure plus confortable d'un blanc, catholique ou dissident, il est chez lui et comme avec des gens de sa condition.

J'ai parlé, plus haut, de deux exceptions ; elles méri-

tent d'être mentionnées. Un sauvage me menaça un jour de son fusil, parce que j'avais soustrait à sa tyrannie une femme blanche qu'il voulait garder illégitimement et malgré elle. Un autre, c'était un bohémien, se permit, à plusieurs reprises, de lancer ses chiens contre mes chevaux dételés, afin de les égarer et de décourager mes visites.

Les bonnes dispositions de notre peuple, hormis ces rares exceptions, nous font aimer le travail et supporter allégrement la fatigue. Ni l'un, ni l'autre, ne nous font défaut. Outre l'accomplissement de nos devoirs religieux et l'exercice ordinaire du saint ministère, notre vie se dépense en trois grandes préoccupations : les voyages, l'instruction des sauvages, le souci du temporel.

Les voyages. — Si nous voulons répondre aux nécessités de la situation, il faut voyager, et beaucoup. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur une carte, de compter les postes et de mesurer les distances. La réserve « du Joueur » est à 10 milles de Saint-Lazare ; celle de « Wewessikaport » ou de l'Homme bien habillé, à 25 milles ; la « Rivière-Vallée » à 65 milles, et le Fort-Pelly à 120 milles. Pour la desserte des blancs, Landshut et Ladystrail sont à 45 milles ; Saltcoats à 65 milles ; la Rivière-Blanche à 115, et Fisching-Lake à 180 milles, sans compter un bon nombre de familles, éloignées des centres ci-dessus mentionnés, auxquelles il faut porter, de temps en temps, les consolations de la religion.

C'est un mois et demi que requiert la visite de ce vaste domaine, avec une invariable répétition des mêmes exercices. On arrive le soir ; on réunit les gens pour prier ; on les prépare par une instruction catéchistique à la réception des sacrements ; on passe une partie de la nuit à entendre les confessions ; au point du jour, on dit la messe, on communie ceux qui sont en état de le faire,

puis on attelle ses petits chevaux à un *backboard*, et, fouette, cocher ! on part comme un trait, pour recommencer le soir, après avoir roulé tout le jour.

Les malades fournissent aussi l'occasion au missionnaire de faire de jolies courses. Bien des fois, nous avons l'agrément de galoper, le jour et la nuit, des trente ou quarante heures de suite, sans autre arrêt que le temps de faire chauffer une tasse de thé, de loin en loin, et de laisser respirer notre monture.

Hâtons-nous de dire, cependant, que les voyages sont moins pénibles qu'ils n'étaient autrefois. Nous n'avons plus à parcourir les mêmes distances à travers ces immenses prairies de l'Ouest, sans chemins, sans bois, sans habitations, escortés, en hiver, par d'épouvantables tempêtes. Nos moyens de locomotion étaient alors bien imparfaits : trois ou quatre pauvres chiens qui pouvaient à peine traîner notre bagage, ou bien de maigres chevaux, obligés, le soir, de chercher un peu d'herbe sous un pied ou un pied et demi de neige, par un froid de 20, 30 ou 40 degrés au-dessous de zéro, sans autre couverture qu'une chemise de glace, formée dans le poil par la sueur du jour, congelée pendant la nuit. Le missionnaire dormait à côté, enveloppé dans sa peau de buffle et deux couvertures de laine, jusqu'aux premières lueurs de « l'aurore aux doigts de rose », heure de reprendre sa course hâtive vers le point où un moribond se débattait peut-être contre les derniers assauts de l'enfer.

Les temps sont changés. Le missionnaire voyage un peu plus *en monsieur* maintenant. Des chemins sont ouverts devant lui dans toutes les directions.

Au lieu de passer trois ou quatre jours sur les bords d'une rivière, à attendre que l'eau ait coulé, ou à se construire un radeau sur lequel il passera, pièce à pièce,

sa voiture, tout son bagage et sa personne, il trouve maintenant des ponts qui lui permettent de passer d'une rive à l'autre sans débrider, guides en mains et fièrement assis sur son siège. Le soir, il trouve toujours une maison pour s'y abriter la nuit, reposer ses membres, renouveler ses forces, prendre soin de ses chevaux, ce qui permettra de reprendre la même allure le lendemain.

Par contre, il ne connaît plus cette surabondance de joie et de bonheur qui remplissait le cœur de l'apôtre, lorsqu'il se trouvait sain et sauf, indemne de toute perte, sur l'autre bord d'une rivière périlleuse, ou lorsque, après une journée d'angoisses et de souffrances, au milieu d'une tempête en pleine prairie, le vent et le tourbillon de neige venant à tomber, il pouvait apercevoir, au loin, se détacher sur le fond blanc de l'horizon, quelque grande tache noire, qui n'était autre chose qu'un massif d'arbres, où il lui serait donné bientôt de reposer à l'abri de tout danger, de déguster une bonne tasse de thé et de réchauffer ses membres à la douce et bienfaisante chaleur d'un grand feu. Ces ineffables jouissances par contrastes s'en vont. Nous leur avons dit adieu ; mais sans ajouter au revoir.

L'instruction religieuse. — L'instruction des infidèles qui consentent à embrasser le christianisme absorbe une bonne partie de notre temps. Instruire un païen, de quelque âge ou de quelque condition qu'il soit, cela ne paraît rien ; si peu du moins, qu'on n'ose pas en faire mention ; et pourtant, ce n'est ni chose facile ni l'œuvre d'un moment. C'est au contraire une longue et rude tâche ; il y faut de la patience et du courage. Or cette tâche revient presque toujours tout entière au prêtre. Parmi les chrétiens qu'on a déjà formés, il en est bien peu qui en soient capables. Quand donc un pauvre païen exprime le désir de se faire instruire, c'est au prêtre d'en assumer

l'entreprise. Il doit aller le trouver, passer plusieurs journées avec lui, lui apprendre, à force de répétitions, un mot après l'autre, le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, l'initier à l'ordre de la Foi et lui en dérouler les principaux mystères; lui donner, sinon l'intelligence des vérités elles-mêmes, du moins la connaissance de l'autorité divine qui les a révélées et de l'Église qui nous les enseigne; travail gigantesque qu'il faut avoir accompli pour en connaître la difficulté. Or, dans ce travail ingrat, il faut bien prendre garde de se laisser aller à l'impatience. Un seul mot, dans un moment d'oubli, peut tout gâter. Le pauvre catéchumène tombe si vite dans le découragement! Si donc, il n'est pas trop fervent dans ses désirs, il ne manquera pas de vous congédier, disant que l'œuvre est au-dessus de vos forces, aussi bien que des siennes.

La sollicitude du temporel. — Une autre particularité de la vie du missionnaire dans ce pays, c'est la nécessité pour lui de se livrer, selon les circonstances, à des travaux manuels, et, malheureusement, d'y consacrer une trop grande partie de son temps.

Et d'abord, ne pouvant pas se procurer le luxe d'un serviteur, il doit lui-même remplir cet office auprès de sa personne. Il faut qu'il prenne soin de sa chambre, de sa maison, de sa cuisine, de ses chevaux, etc., etc.; qu'il fasse lui-même ses emplettes de ménage. A-t-il une construction sur le chantier, il faut qu'il y mette la main.

De plus, afin de suppléer à l'insuffisance de ses ressources, qui lui viennent, soit de la Propagation de la Foi, soit de l'assistance des fidèles, il doit avoir recours à quelque industrie. Il ne peut s'occuper de culture, parce qu'elle exige une assiduité incompatible avec le mouvement incessant et les longues absences que lui impose son ministère. Mais il peut, sans nuire à l'œuvre des âmes, donner quelques soins à l'élevage des bes-

tiaux, des chevaux surtout, qui se suffisent à eux-mêmes, en hiver comme en été. Le prix qu'il en retire lui est d'un grand secours pour le soutien de sa personne et de ses œuvres.

C'est simplement un aperçu général de la vie du missionnaire que j'ai essayé de présenter ici. Des détails de quelque intérêt pourraient y être ajoutés ; mais ils m'obligeraient à dépasser les limites d'une lettre. De cet aperçu général se dégage aisément cette conclusion que, dans la vie que nous menons ici, il n'y a pas place pour l'ennui. Avantage bien précieux, mais qui a un double inconvénient : inconvénient pour les œuvres, inconvénient pour le religieux. En voulant trop faire, on ne fait que très imparfaitement ce qu'on fait ; en voulant penser à tout et s'occuper de tout, on en vient à s'oublier et à se négliger soi-même. S'il y a un danger pour le religieux missionnaire dans nos Missions, c'est là qu'il se trouve; si l'homme de bonne volonté se surprend quelquefois avec une pensée de découragement, c'est de là qu'elle vient. Pour tenir au poste, il a besoin de se rappeler qu'abandonner la partie, en face d'une si grande nécessité, ce serait une lâcheté ; qu'au fait, Dieu est clément et plein d'indulgence, qu'il saura bien, au jour de la rétribution, mettre dans la balance le poids des circonstances particulières dans lesquelles le missionnaire a été placé, et, avant tout, de la consécration complète qu'il lui a faite de sa vie.



MISSION DE LA BAIE D'HUDSON.

Jusqu'à ce jour, nos missionnaires ne s'étaient pas fixés sur les bords de la baie d'Hudson ; ils n'y avaient fait que des apparitions plus ou moins régulières et plus